

## "Faisons l'Europe ou faisons la guerre" dans L'Aveyron libre (10 janvier 1948)

**Légende:** Le 10 janvier 1948, Paul Ramadier, ancien président du Conseil des ministres français, lance dans les colonnes de l'hebdomadaire L'Aveyron libre, organe de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), un appel au pacifisme et à l'unité des nations d'Europe.

**Source:** L'Aveyron libre. 10.01.1948. Rodez.

**Copyright:** Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Les documents diffusés sur ce site sont la propriété exclusive de leurs auteurs ou ayants droit.

Les demandes d'autorisation sont à adresser aux auteurs ou ayants droit concernés.

Consultez également l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

**URL:** [http://www.cvce.eu/obj/"faisons\\_l\\_europe\\_ou\\_faisons\\_la\\_guerre"\\_dans\\_l\\_aveyron\\_libre\\_10\\_janvier\\_1948-fr-bafc1b0d-427d-49ce-9978-b3f8e09e7b6b.html](http://www.cvce.eu/obj/)

**Date de dernière mise à jour:** 20/09/2012

## Faisons l'Europe ou faisons la guerre

par Paul Ramadier

On peut toujours faire la guerre quand on veut ; mais on peut aussi ne pas la déchaîner, quand on ne veut pas. La guerre n'est jamais une fatalité qui s'impose avec rigueur. La fatalité n'est qu'une excuse, comme le vieux dieu ou l'espace vital, dont on dispose à sa volonté.

Or personne dans le monde occidental ne veut la guerre et n'y a d'intérêt. La guerre d'hier a laissé trop de ruines, pour la plupart encore visibles, pour qu'on s'imagine y gagner quoi que ce soit. Mais il y a des peuples — et les plus grands — qui ont peur que d'autres ne veuillent la guerre ; ils s'interrogent anxieusement, jusqu'à l'hallucination. Quand ils sont parvenus à la sentir toute proche, avec son visage de désolation, ils en viennent à se demander s'ils ne s'en tireront pas à moindres frais, en la provoquant tout de suite ; ils supputent leurs supériorités présentes, le mystère de leurs faiblesses futures. Et voici que la tentation grandit, envahit l'âme nationale, l'exalte, l'affole. Alors la guerre est là...

Voilà ce qui arrivera, si les peuples ne tentent pas de s'entendre. Pourquoi donc ne s'entendraient-ils pas ? La distance est grande de Moscou à New-York, mais le chemin parcourt une terre, une vieille terre, habitée depuis des millénaires et d'où est sortie notre civilisation. Non pas sa civilisation d'un peuple ou de quelques peuples, mais de tous ses peuples d'Europe et d'Amérique. Cette Europe, mère de la pensée humaine, a été désolée, disloquée par deux guerres mondiales, a perdu sa puissance matérielle et le prestige des grands peuples victorieux — États-Unis, Union soviétique — a grandi.

C'est le face à face de ces deux grands pays qui a fait naître la pensée d'une rivalité, d'une lutte, d'une guerre. Leurs forces sont différentes, l'une riche de son immense production, l'autre forte de sa population croissante et de ses innombrables et mystérieuses ressources naturelles. Elles ont porté les tendances de l'âme européenne vers des extrémités opposées : l'une attachée à la liberté, l'autre à une forme massive du socialisme. Elles trouvent dans cette opposition des raisons de méfiance et de la méfiance l'hostilité finit par naître.

Mais nous, Européens d'Europe, nous sommes à mi-chemin des uns et des autres: la liberté est née sur notre sol, avec la démocratie. Nos capitales se disputent la gloire de posséder l'ancêtre des Parlements. Nous avons appris, dès le berceau, le respect de la personne humaine, la souveraineté de la raison. Et nous savons que la solidité d'un peuple, de sa constitution sociale est faite de l'initiative, de la vigueur et du civisme des citoyens.

L'expérience de longues misères a appris aussi aux fils de l'Europe que le capitalisme détruit autant d'humains, qu'il crée de matière, que par l'usage hyperbolique de la liberté, il supprime la possibilité réelle de la liberté. Et nous voici, Européens, depuis un siècle et demi à la recherche du socialisme. Il fait partie de notre patrimoine intellectuel. Il en fait partie aujourd'hui comme une sorte de bien héréditaire, que personne ne peut renier sans refuser l'héritage et dont peu à peu les sociétés européennes s'accommodent. Un socialisme souple, varié, progressif, infiniment nuancé se réalise année par année sur le vieux terroir, riche de tant d'expériences.

Notre patrimoine moral est intact ; il s'élargit, il s'agrandit chaque jour. Seule notre force matérielle a été atteinte. Mais elle renaît ; elle renaîtra vite si nous voulons travailler et nous unir. Il est certain que dans le monde moderne, que partagent et dominant les grandes masses, l'articulation délicate de la vieille Europe avec ses nuances et ses particularismes paraît trop fragile et qu'il s'en dégage une impression de faiblesse. Nous ne retrouverons pas notre rayonnement moral, si nous ne regroupons pas nos membres dispersés. Pour qu'elle respandisse, l'Europe doit s'unir.

Elle sera alors comme un centre d'attraction, la synthèse nécessaire de l'hypothèse américaine et de l'antithèse russe. Comprenant l'une et l'autre, elle les unira à son tour et la guerre occidentale cessera alors d'être possible.

Mais si elle s'abandonne, dans le désarroi et l'isolement de chacune des parties, les influences contraires s'exerceront à travers son terroir, dans les parties les plus faibles ou les plus exposées. Elle sera bien vite — ne l'est-elle pas déjà ? — un champ d'expérience, un champ de manœuvre — demain un champ de bataille.

Amis de toutes les vieilles terres du vieux monde, unissons-nous et la guerre ne sera pas.

Notre sort est écrit: l'Europe s'unira ou l'Europe périra.